

LE PETIT PATRIOTE

Un régiment anglais marchait sur Saint-Eustache
Où Chénier, insurgé sans peur comme sans tache,
Retraqué dans l'église, avec cent paroissiens,
Soldat improvisé digne des temps anciens,
Attendait, menaçant, l'approche de Colborne.

Dans la neige, au milieu d'une campagne morne
Que naguère animaient de joyeux moissonneurs,
Les fantassins, drapeaux en tête, ricaneurs,
Enchantés de semer devant eux l'épouvante,
S'avançaient en colonne, et la masse mouvante
Du sombre défilé semblait, dans le lointain
Qu'ensanglantaient les feux du soleil du matin,
Un long troupeau de loups en quête de pâture.

Sur un fougueux pur-sang, élégante monture
Qui blanchissait le mors d'une écume d'argent,
Colborne, dans le fond de son âme rageant,
Fier, tourné sur l'arçon, une main vers la croupe,
Volait, de gauche à droite, aux côtés de sa troupe,
Jetant à tout moment un juron aux trainards.
Parfois, parmi les toits des pauvres campagnards
—Echelonnés au bord de la route usurpée—
Il en désignait un, du bout de son épée,
Et, le marquant ainsi par son geste, jurait
Que, le combat fini, la torche y passerait.
Que quelquefois, se dressant vivement sur la selle,
Vers le couchant neigeux il braquait sa jumelle,
Cherchant s'il ne verrait pas surgir—à travers
Quelques touffes de pins dont les fronts toujours verts
Tranchaient sur la blancheur triste du paysage—
La flèche des clochers du plus proche village
Qui maintenant devaient—dernier appui perdu—
Jeter au vent les cris du toosin éperdu.

Soudain, au moment où les premiers uniformes,
Sur la droite, longeaient un massif de grands ormes
Qui versaient, en été, leur ombre à maints troupeaux,
Le régiment fit halte.

En avant des drapeaux,
Trois chemins, se croisant sur la neige sans borne,
Venaient d'arrêter là le sinistre Colborne
Qui, décontenancé, sentant son cœur transir,
Pectait de ne savoir quelle route choisir.
Comme un fauve égaré qui chercherait son antre,
Il allait, cependant, prendre celle du centre,
Quand tout à coup ouvrant des rameaux verglacés
Qui le crachaient aux yeux des troupiers harassés,
Un petit paysan, à l'œil vif et sagace,
Qui portait en sautoir un long fusil de chasse,
Et ne soupçonnait rien de ce qui se passait,
Déboucha du massif que l'hiver blanchissait
Et vint tomber devant la colonne hésitante.

A l'aspect des soldats, l'enfant recule et tente,
Dans un affolement de jeune faon surpris,
De fuir et de rentrer sous les grands ormes gris....
Mais Colborne, piquant de l'épéron sa bête,
Lui barre le passage et brusquement l'arrête.
Puis, faisant aussitôt tourner son sabre nu
Sur le front du petit braconnier inconnu
Dont le regard sur lui farouchement s'attache :

—Montre moi le chemin qui mène à Saint-Eustache !
C'ame-t-il en français et d'une voix sans nom
Où vous semble gronder vaguement du canon.

Pour réponse l'enfant, muet, baissa la tête,
Avec l'air renfrogné de quelqu'un qui s'entête.

—Réponds, petit lourdaud ! réponds, affreux gamin !
Montre-moi le chemin ! montre-moi le chemin....
Ou sinon, foi d'Anglais ! p'ur punir ton audace,
Je passe mon épée à travers ta carcasse !—

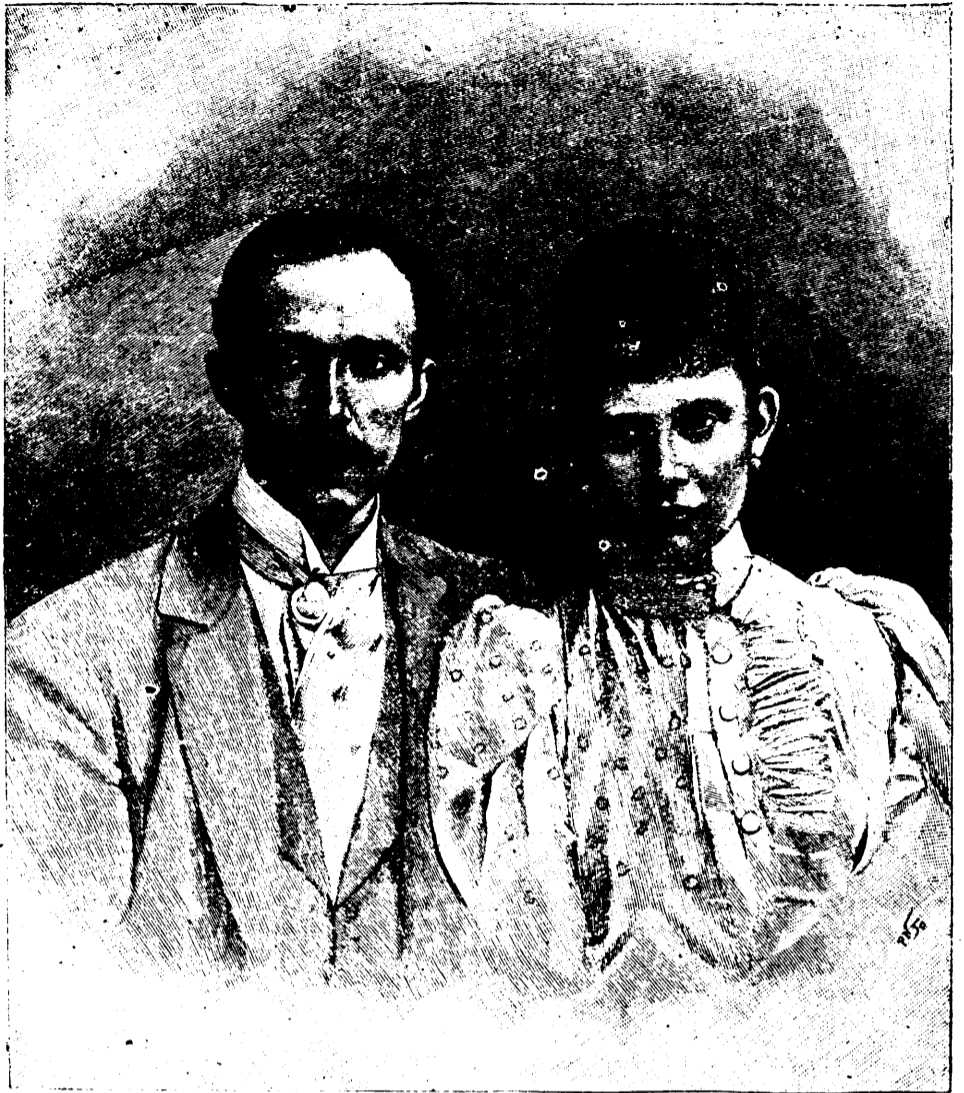
L'enfant, chez qui pas un muscle ne remuait,
Le front toujours baissé, restait toujours muet.

Colborne, sûr qu'un rustre aussi crâne et tenace
Ne céderait jamais devant une menace,
Et sûr qu'il le ferait parler en le tentant,
—En face de l'appas il en succombe tant !—
Entr'ouvrit sa capote aux basques galonnées,
De son gousset tira vivement deux guinées,
Et lui tendant cet or qui brillait dans sa main :

—C'est à toi, si tu veux m'indiquer le chemin....

A cet offre, l'enfant eut un sursaut de rage,
Et, secouant son front cravaché par l'outrage,
Tourné les poings crispés, du côté des soldats,
Tragique, il répondit : —C'était bon pour Judas !

W. Chapman



LES ÉPOUSÉS ROYAUX DE BERLIN.—FRÉDÉRIC-CHARLES DE HESSE ET MARGUERITE DE PRUSSE

NOCES ROYALES A BERLIN
(Voir gravure)

La grande vogue, cet hiver, semble être aux mariages, parmi ce qui reste, en Europe, de familles royales. Le mercredi 25 janvier dernier, on fêtait, à Berlin, l'union de la princesse Marguerite de Prusse avec le prince Frédéric-Charles de Hesse.

La royale assistance se composait de la famille impériale de Prusse, les rois de Saxe et de Wurtemberg, le Tsarvitch, le duc d'Edimbourg, le duc et la duchesse de Connaught, et un grand nombre d'autres princes et princesses.

A Berlin, les réjouissances ont été splendides, comme de juste, commençant le 25 pour ne se terminer que le 27 janvier, le jour de la fête de l'empereur.

L'empereur, la veille du mariage, mardi le 24, avait offert un *lunch* officiel à ses hôtes étrangers, et en l'honneur du duc d'Edimbourg.

A venir y saluer son Altesse Royale, plus de soixante convives d'élite avaient été invités : entre autres, le prince Henry de Prusse, le duc de Connaught et leurs suites, l'amiral von der Goltz, les vice-amiraux Knorr, Hollmann, Schroeder, Koester et Valois, les contre-amiraux Mensing, Hoffmann etc., etc., ainsi qu'un grand nombre de capitaines et autres officiers de la marine allemande. La raison de ce concours était que l'empereur teuton, tel qu'annoncé déjà à Sigmaringen, lors de la célébration du mariage, venait de conférer au duc d'Edimbourg le grade d'amiral de la marine allemande.

Le soir du mardi, grande fête encore à l'occasion de l'arrivée du Tsarvitch, que Sa Majesté prussienne va recevoir au débarcadère et conduire à l'ambassade russe, avec une longue suite d'honneur et au milieu des acclamations de la population berlinoise. Le futur empereur de Russie apportait à son voisin de Germanie des gages d'amitié et de bienveillance, de la part de son père : d'où l'empressement de Guillaume.

Et puis, les banquets, les bals, les danses de fantaisie, équestres et pédestres, d'aller leur train, trois jours durant, sous prétexte d'honneur aux jeunes époux, en réalité pour tâcher de faire fondre le grain d'envie souvent, d'animosité parfois, qui se mêle à toutes ces royales amitiés.—J. St.-E.

IMPRESSIONS D'UNE LETTRE



DIEU ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur.

Telles sont les paroles qu'il prononça quand, ayant écarté les brins soyeux de sa blonde moustache pour ne pas froisser ma peau de satin, il déposa un baiser plein d'amour sur mon front immaculé, et il m'embarqua dans le compartiment avec des chatteries de mère douillettant son enfant. Et moi, tremblante comme une

colombe qui sort du nid pour la première fois, je lui serrai, fort pâle, une poignée de main délicate qui le fit trembler comme une sensitive, alors qu'une perle diaphane, comme celle qui pend aux pétales d'un lys, tomba de son oeil sur ses lèvres assoiffées d'amour qui la burent avec des délices d'amant....

Me voilà donc dans le compartiment, encore rouge et chaude de ses caresses, cherchant à me blottir dans un coin isolé où je pourrai, tout à mon aise, savourer les choses délicieuses que son cœur a jetées dans le mien. Je suis seule, et cet isolement n'est troublé que par les pensées d'amour qui remplissent mon âme, car, ainsi que le prêtre en contemplation muette devant son Dieu, des pensées d'adoration m'envahissent pour celui que je viens de quitter.... Seule ! le serais-je longtemps ? Hélas ! non, car un bruit de pas, de voix, de gros